

Les Paroles utiles.

Un auteur dramatique, Édouard Pailleron, je crois, a donné cette définition de l'amour :

— L'amour? De grands mots avant, de petits mots pendant, de gros mots après.

Je ne sais plus qui l'ayant jetée dans la conversation l'autre soir, M. de Sousseuse, qui passe pour un bourreau des cœurs et qui encense de la tête toutes les fois qu'il est question de femmes comme si cet article lui était réservé, se crut aussitôt tenu de jouer au beau ténébreux, et fit de l'air le plus blasé son petit Hamlet :

— Oui, des mots. Rien que des mots. Ce sont les mots qu'il faudrait supprimer.

Quelqu'un lui ayant demandé ce qui resterait, il répondit :

— L'essentiel.

— C'est-à-dire peu de chose, intervint M. Marlois. Les paroles, c'est la possibilité du mensonge. Nous ne saurions nous en passer. J'en ai fait l'expérience.

M. Marlois est ce peintre de paysages dont l'exposition, rue de Sèze, a été si remarquée cette année pour sa chaude lumière. Sur ses toiles la nature rit, chante, pleure comme un être vivant. Il n'a pas besoin de personnages pour animer ses bois, ses coins de prairie ou ses bords de rivière. On ne le voit à Paris que l'hiver, quand la campagne est emprisonnée — les tons gris ne sont pas sa manière, — et à l'époque des Salons. Presque toujours en voyage, il paraît tenir pour rien les plaisirs de société. Dans le monde il écoute plus qu'il ne parle. Un éloge de la solitude n'eût de sa part surpris personne, et voici qu'il prenait la défense des bavardages amoureux, voire du mensonge. Il obtint un joli succès de curiosité, et, flairant une histoire, nous résolûmes de connaître cette fameuse expérience sur quoi il fondait sa conviction. Il ne se fit pas trop prier :

— J'ai rencontré une femme qui ne se servait de sa bouche que pour le baiser.

Les commentaires l'interrompirent :

— Quelle chance unique !

— L'exquise créature !

— Que de sottises épargnées !

— A moins qu'elle ne fût muette, tout simplement.

Marlois, un peu interloqué, s'arrêta. Nous le pressâmes.

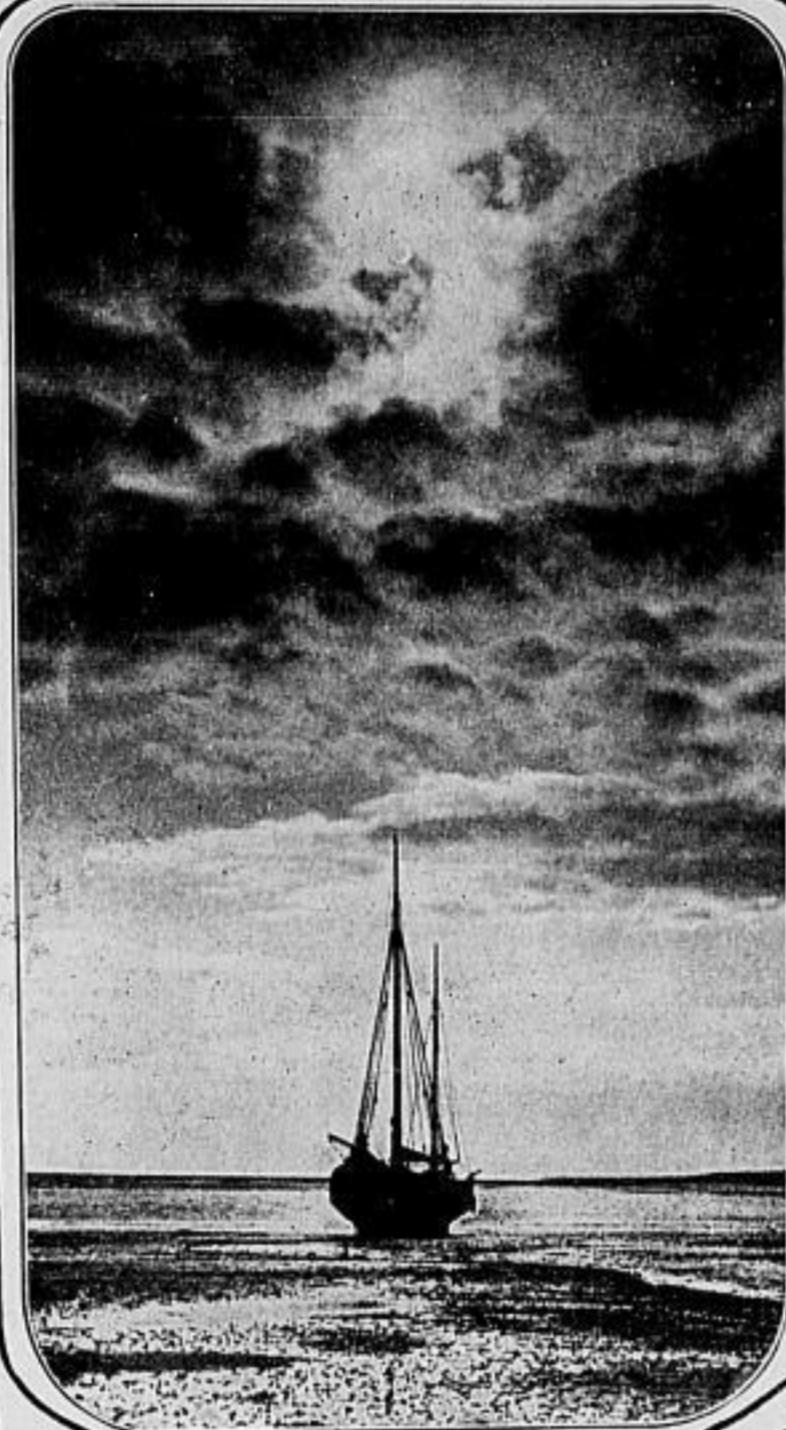
— Racontez, racontez !

Et il raconta, non sans digressions.

* * *

— Il y a deux ans, j'étais allé peindre en Savoie. Je m'étais installé pour quelque temps au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne, dans la vallée d'Arve. Figurez-vous une plaine étroite entre des croupes de montagnes . . .

— C'est l'habitude des vallées, fit aigrement remarquer M. de Sousseuse. Elles se fourrent toujours entre deux montagnes.



E. L.

Ebbe im Wattenmeer.

— Laissez-moi achever, je vous prie . . . Des montagnes boisées, et par-dessus ce premier plan de verdure, les glaciers.

Il était à craindre que Marlois ne se perdit dans une description.

— Au fait, réclama quelqu'un.

Mais le peintre ne se hâta point :

— Cette vallée d'Arve a conservé ses traditions, ses usages, ses costumes, comme certains villages de la Maurienne et de la Tarentaise. Là, chaque vallée a ses coiffes. En Tarentaise, on les appelle des *frontières*. Elles prennent la tête comme un léger casque en lamelles de cuivre. Les plus belles sont en lamelles d'or. Ce sont des bijoux de famille qu'on se transmet.

— Et qu'alliez-vous chercher dans cette vallée d'Arve ?

— Des paysages, naturellement. Mais ces montagnes m'écrasèrent. Avez-vous remarqué le petit nombre des peintres de montagnes ? J'en ai pourtant découvert un, au musée de Grenoble, l'abbé Guétal. Les solitudes glacées, le plus transparent et pâle des lacs alpestres, son *Lac de l'Eydauda* en est l'expression si exacte que, devant ce tableau, on croit respirer un

air froid et raréfié . . . Le dimanche, à la sortie de la messe de Saint-Sorlin-d'Arve, on a l'occasion de voir les femmes et les jeunes filles dans les costumes du pays. Celui de Saint-Sorlin comporte une sorte de corset de couleur, une chemise molle et une cravate d'homme, un fichu sur les épaules et une coiffe blanche dont les côtés se rabattent comme des ailes qui se replient. C'est assez flatteur. Bientôt mon attention se précisa sur un objet unique. Des yeux noirs, une de ces peaux brunes, chaudes, qui semblent avoir emmagasiné du soleil, et des lèvres minces, serrées, comme cousues. Elle s'appelait Jeannette. J'appris son nom par la paysanne chez qui j'avais pris un logement. Le hasard me favorisait. J'habitais dans son voisinage, assez loin de Saint-Sorlin, un petit hameau isolé. Elle vint un jour me regarder travailler. Je l'interrogeai : elle riait et ne répondait pas. Et puis elle prit l'habitude de revenir, tantôt seule, tantôt avec des marmots. Mais je m'aperçus bientôt qu'elle ne regardait pas ma peinture. A la fin, agacé par son silence persistant, énervé par sa beauté rustique et saine qui sentait une bonne odeur de foin, je tentai de l'embrasser. Elle me repoussa d'une poigne solide. J'étais furieux.

M. de Sousseuse donna à entendre qu'il y avait de quoi et que pareille aventure n'aurait jamais pu lui advenir à lui-même. Marlois continua :

— C'était tout ce pays dont je saisisais le charme sauvage, et qui m'échappait, comme il échappait à mon art. Je la toisai avec colère, et comme elle restait là, victorieuse, mais la tête basse, je ramassai mon bazar et fit mine de partir. Elle s'approcha timidement, me prit la main, et d'un mouvement rapide et inattendu se pencha pour l'embrasser. Je l'attrai à moi, elle ne résista